



« Gin et les Italiens » Goldie Goldbloom. 2010. 10/18 2012. 404 pages.

« Gin et les Italiens » est un roman poignant. Les personnages, les lieux, leur histoire singulière pris dans la grande Histoire, laissent des traces profondes dans l'imaginaire du lecteur. Gin, une jeune femme raffinée et talentueuse aurait pu devenir pianiste si elle n'avait été albinos et victime d'un beau père incestueux, qui la fit interner dans un hôpital psychiatrique. Cette double malédiction est vécue par Gin comme une forme de honte indépassable.

Pour échapper à l'asile et cacher ces « fautes » qu'elle n'a pas commises, elle accepte un mariage avec un homme frustré, mal dégrossi, fermier dans le fin fond du bush australien. Une vie misérable et très dure avec quatre maternités supportées, plus que désirées, l'attend. Une vie de sacrifices dans un environnement des plus redoutable, comme pour expier cette blancheur qu'elle ressent comme une infamie. Mais la seconde guerre mondiale, pourtant si lointaine, va faire basculer l'histoire de cette famille.

En effet à partir de 1941 et jusqu'en 1947, dix-huit mille prisonniers de guerre italiens furent envoyés en Australie et furent utilisés comme main-d'œuvre dans les fermes du continent. Après l'armistice de l'Italie avec les Alliés, en septembre 1943, ces soldats italiens ne furent plus considérés comme ennemis et restèrent travailler, sans surveillance, dans les fermes isolées.

C'est là que le roman commence, magistral, implacable dans cette ferme « *qui ressemblait à une ruche brisée ou à des fagots empilés pour un autodafé* » avec un travail colossal, dans un climat accablant, sur une terre sans eau. L'auteure excelle, page après page, à décrire cet environnement apocalyptique dans lequel se débattent ses personnages, avec une précision de vocabulaire saisissante et une sensibilité extrême aux infimes variations de situation entre les personnages : Gin et son mari Toad originaire de ce bout du monde inhabitable, leurs trois enfants, dont la première l'unique albinos est morte de la diphtérie à l'âge de douze ans, et deux soldats Italiens, affectés par l'administration au travail dans cette ferme : Antonio, un homme splendide, quadragénaire de la région de Lucques, père de cinq enfants et John, jeune homme, rêvant de liberté et de chevaux.

Gin qui, à trente ans, n'avait rien soupçonné de ce que pouvait être le désir, la tendresse, la complicité, la féminité, l'amour, pleine des préjugés communs de l'époque sur ces hommes « *portés sur la chose, ces voleurs au regard brulant de latins, ces hommes capables de tout* » va petit à petit sombrer dans un amour fou, un amour total et rédempteur qui va transformer son être et sa vie. Cette situation initiale pourrait être banale, s'il n'y avait cet environnement paroxystique et le talent de Goldie

Goldbloom qui avec une rare subtilité nous fait percevoir les émotions de ces personnages, très contenues mais en perpétuel basculement.

Avec force et délicatesse l'auteure nous entraîne dans cette histoire comme dans un huit clos au cœur d'un désert à l'échelle d'un continent. Chaque personnage subtilement impliqué dans cette histoire de mutation et de révélation participe au dévoilement progressif de l'intrigue, et s'en trouve à son tour bouleversé.

Le contraste entre, des lieux si hostiles et le mari qui ne connaît que les gestes de survie dans ce bush, et le déploiement d'une aspiration à un féminin translucide, aérien, raffiné puis comblé, permet à l'auteure de faire surgir avec force, les secrets d'une intimité bafouée, et les effets d'une frustration et d'une renonciation allant jusqu'au deuil de soi-même.

C'est avec autant de talent que l'auteure fera sombrer Gin dans l'obsession et l'illusion qui accompagnent l'amour-passion. *« Je pense sans cesse à Antonio. Le moindre geste de la vie quotidienne me le remet en tête. Quand je pétris la pâte à pain, mes mains étreignent sa chair; quand je souris à mes enfants ce sourire n'est destiné qu'à lui ; quand j'arrache des carottes mes doigts glissent sur son corps, sur lui tout entier... Ah l'amour. Voilà donc en quoi consiste cette folie. La perte volontaire de toute existence antérieure. Les doigts du vent passant dans mes cheveux me rappellent Antonio, mio caro... Je m'éclabousse de son nom, comme si cela pouvait éteindre ma soif de lui. Et désormais quand il vient à table, je dois prendre sur moi pour ne pas me précipiter vers lui, habitée que je suis du seul désir de le respirer. » (p 338)*

Cet amour qui délivre les corps, la parole, les sentiments dans toute leur complexité, leur ambivalence et complétude et non leur exclusive. Cet amour pétri par les éléments, avec une écriture de la lumière, du vent, de la boue et de la nuit résonnants du son du piano et du chant, à l'unisson, en communion des âmes avant les corps.

Il ne peut être question d'en dire plus, la chute doit être découverte par le lecteur. Vous saurez vite la fin, car c'est un livre qu'on ne lâche pas avant son terme, implacablement rattrapé par la grande Histoire dans ce qu'elle a de plus barbare.

Odile Gasquet. 2016